

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 5 (1911-1912)
Heft: 10

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

telle direction, ce jeune talent ne put que se développer de la plus heureuse façon, et il faut le dire, le musicien et le virtuose surent également profiter de si précieux conseils. Dès ce moment, tout en ne cessant de travailler, Marcel Laoureux se produisit en divers concerts avec un réel succès, donna avec son père des séances de sonates, participa à un concert de la Société Bach de Bruxelles et à bien d'autres en province.

Mais de même qu'il n'est pas mauvais de changer parfois d'air pour renouveler et vivifier le sang, il est bon aussi, pour le tempérament, l'esprit et la compréhension artistiques de changer de milieu, et c'est pourquoi M. Laoureux eut grandement raison d'aller travailler un an (1909-1910) à la Hochschule de Berlin, sous la direction du professeur von Dohnanyi. Peu après son retour, il donna un récital de piano dont la grande Sonate de Liszt formait la pièce de résistance. L'on put alors juger combien ce séjour à l'étranger avait affermi autant le caractère que le jeu du jeune artiste, élargi et développé son sentiment et dégagé davantage une personnalité qui doit désormais s'exprimer sans crainte. *Etre soi*, franchement, délibérément, quand on a quelque chose à dire et les moyens de bien le dire : voilà le but que nous proposons de poursuivre, avec confiance et courage, à ce jeune artiste qui ne compte pas beaucoup plus de vingt ans.

Après son retour de Berlin, Marcel Laoureux eut l'honneur d'être nommé professeur de piano des princes royaux de Belgique, qui sont du reste de charmants petits élèves pleins de bonne volonté.

M. Laoureux participa également, à côté de ses maîtres, MM. Degreef et Bosquet, au grand festival Beethoven organisé à Bruxelles sous la direction d'Otto Lohse ; il y joua avec beaucoup de distinction et de finesse, le concerto en *ut* mineur du maître. Ses succès en Belgique commencent à le faire connaître à l'étranger où, après la Suisse, l'Allemagne vient de l'engager à son tour.

Souhaitons au jeune virtuose de justifier pleinement par des progrès constants la confiance que nous avons en son talent et en son avenir.

M. DE R.

La musique à l'Etranger

ALLEMAGNE

Il y a trop de solistes, et quels solistes ! Passe encore, lorsque leur virtuosité recule les bornes connues et à force de perfection va, comme chez Kubelik autrefois, exciter le désir forcené d'un petit accroc, de la moindre fausse note, d'une hésita-

tion quelconque qui permette de reconnaître l'homme sous la mécanique ! Cet art de pétauriste présente du moins l'intérêt de vous tenir en haleine devant le casse-cou et on peut, avec le bon Allemand, respecter la somme de travail que suppose cette dextérité. Mais pour les quatre ou cinq virtuoses de notre temps qui sont aussi profonds artistes qu'exécutants habiles, combien de pianistes qui ne savent que rafler des notes, de chanteurs et chanteuses qui n'arrivent pas à les expectorer, de violoneux qui ne râclent les leurs qu'à des demi-quarts de ton près, à la turque, de petits prodiges qui ont 13 ans jusqu'à leur majorité, de tapeurs, de bâcleurs, de fats, de malheureux qui vous convient à les entendre une entière soirée, dans des œuvres dont ils ne donnent pas même le pied de la lettre loin que d'en soupçonner l'esprit ! Ce sont des déclassés et des gâte-métier. On les tolérerait, en hors-d'œuvre, dans un salon ou dans l'intimité ; à la salle de concert, ils vous font raffolir, et on se prend à rêver d'une impitoyable police des mœurs qui en détournerait les trois-quarts de la carrière musicale. Et la plupart sont des professionnels ou tendent à le devenir !...

Au contraire, lorsqu'on croit arriver en présence d'une mondaine en mal de notoriété et que par hasard on rencontre un véritable « amateur » (au sens que M. de Montesquiou rendit à ce mot), une personne de goût et de cœur, qui a de la méthode, du style, et qui dispose de moyens complètement développés, quel régal, quel délassement ! C'est la rare surprise que réserve à son public M^{me} Matja Niessen-Stone. Son nom vaut d'être retenu. Dans Schumann comme dans les airs italiens de Hændel, Haydn, Scarlatti, mais surtout dans les lieder de Schubert, de Brahms, Wolf, et dans la *berceuse* de R. Strauss (sur les vers d'une si mâle tendresse que R. Dehmel met dans la bouche de cette mère), M^{me} Niessen-Stone a été admirable de sentiment, d'esprit, de charme ; sa voix ronde se déploie avec chaleur et des ressources infiniment nuancées ; sa diction a la clarté et les finesse, sans la minauderie, de celle de Tilly Koenen ; dans son interprétation vibre la personne tout entière, une sensibilité d'artiste en parfaite possession de son métier. — Mais parfois, sous une certaine maladresse, sous la gêne d'une presque pensionnaire, on devine l'éclosion d'un tempérament qui ne peut pas encore se donner libre jeu et c'est un autre plaisir : la Sonate op. 58 de Chopin était presque au-dessus des forces de M^{me} Janina Lada ; elle y a cependant fait montre de qualités sérieuses, de même que dans les *Variations sérieuses ou symphoniques* de Mendelssohn, et elle a donné les *Kinder-scenen* de Schumann avec une gentillesse, une retenue, une fraîcheur simple que seule une jeune fille pouvait avoir, ternies toutefois ça et là par la manie d'aller vite que les professeurs inculquent à des innocents comme une sacrée tradition, la tradition de la *schlamperei*. — Nous avons aussi entendu M^{me} Ida Isori aux concerts promenés en Allemagne par la *Libera estetica* ; elle a consacré une pleine soirée aux maîtres du chant italien des XVI^{me} et XVII^{me} siècles et nous avons pu apprécier l'art sincère, expressif des Caldara, Cavalli (air de *Médée* d'une beauté tragique), Pergolèse (*Se tu m'ami*, absolument délicieux), etc., art déjà déchu avec Paësiello ; nous avons admiré la science accomplie de la cantatrice à tirer parti de sa voix, et ses merveilleux pianissimo ; mais nous avons aussi déploré hélas ! d'être venus trop tard dans un monde trop vieux... — La réapparition de M^{me} Sophie Menter au piano a apporté une note féée aux dernières séances du centenaire de Liszt : à l'un des concerts dirigés par M. O. Gabrilowitch (**Munich-Augsbourg**), elle a joué le concerto en mi bémol et la fantaisie hongroise avec une puissance où l'âge n'a pas mordu et des délicatesses que maint sabreur de nos jours ignore. M. Gabrilowitch lui-même le reprenait avec un succès égal au concert de Noël à l'Odéon, qui lui fut confié, une preuve irréfutable de ses qualités de chef d'orchestre.

Avant de quitter **Munich** relevons le souci de M. Paul Prill d'inscrire toujours des œuvres intéressantes aux programmes des Volks-Symphoniekonzerte. Ce serait même le cas, si j'en avais la place, de bien établir la différence entre ces concerts symphoniques populaires et les concerts de brasserie que les étrangers de passage confondent avec ceux-là, en faisant des remarques déplaisantes et faciles sur le bon

estomac esthétique et musical des Allemands : les *bierkonzerte* seuls ont lieu devant des tables et s'accompagnent de cliquetis de vaisselle et de clapements de chopes ; mais avant d'en rire, parce qu'ils servent à leur public spécial des valses et du Beethoven, du Wagner et de l'opérette, il faudrait les comparer à ce qui se fait ailleurs de soi-disant musique dans les cafés et music-hall du niveau correspondant. Les concerts symphoniques populaires offrent à 30 et 50 pfennig, avec plus ou moins de personnalité chez le chef d'orchestre, exactement les programmes et les conditions d'exécution des grands concerts académiques ; ce sont ces concerts-là qui ont une grande valeur éducative, qui attirent la foule des étudiants et des familles modestes et ceux-là n'ont pas leurs pareils dans tous les pays. En Allemagne on les a vu diriger par les Hausegger, les Peter Raabe. M. Paul Prill qui conduit ceux du casino de **Wiesbaden** et de la Tonhalle de **Munich** a un talent pédagogique particulier ; il se plaît à rappeler ou à rapprocher des œuvres dont on oublie la parenté ou la contemporanéité, et il aime à employer le procédé éminemment instructif des séries.

A **Dessau** il se passe quelque chose d'anormal. On savait que les instrumentistes de la cour ducale, notamment les cordes, fournissent à la ronde les meilleurs sujets des orchestres des grands jours. Mais voici que les représentations de Wagner y dépassent tout ce que l'on a vu aux meilleurs festspiele de ces dernières années, et pourtant le Kapellmeister Mikorey n'a pas jusqu'ici pris un rang très remarqué. Celui qui obtient des merveilles de son personnel, c'est le duc lui-même : nouveau Louis II, mais plus directement compétent, Frédéric II d'Anhalt, wagnérien fanatique et musicien achevé, est le propre régisseur de son théâtre ; il met son point d'honneur à avoir des représentations de premier ordre, et c'est lui qui, à quelque passage de la partition qu'on en soit, en connaît les indications par cœur, règle la scénarie dirige les acteurs, détermine le mouvement. Avec cela il choisit ses interprètes aux quatre coins de l'empire. — Grâce sans doute aux soins experts du même régisseur, la *Déjanire* de Saint-Saëns y a remporté un assez brillant succès. Tandis qu'à l'opéra de **Francfort** une autre œuvre française vient de tomber à plat : les moelles substantifiques wagnériennes et les viandes creuses du modernisme dont, nouveau Barbe-Bleue, M. P. Dukas a trittré la farce de son *Ariane* n'ont pas trouvé preneur : l'accueil a été glacial ; aucune perspective de demeurer au répertoire. — L'auteur du *Musikant*, M. Bittner a trompé l'attente de ses amis avec son *Bergsee*. A **Mannheim** comme ailleurs on en a critiqué la lourdeur instrumentale, la gaucherie des voix, l'insuffisance mélodique.

La ville de **Hanovre** a célébré le cinquantième anniversaire de la mort de Heinr. Marschner, survenue le 14 déc. 1861 après 30 ans de fonction comme Kapellmeister au théâtre de la Cour. On y a repris le *Vampire*. Ce n'est pas le meilleur de ses 14 opéras, ni des trois qui subsistent à la scène. Mais l'occasion est bonne de rappeler que son *Hans Heiling* est un chef-d'œuvre avec lequel Marschner tient une place honorable entre Weber et Wagner, et que sa musique de chambre et de piano est très injustement négligée.

MARCEL MONTANDON.



La musique en Suisse

GENÈVE Ricardo Vinès est l'interprète par excellence de l'école moderne française. Son tempérament artistique s'adapte merveilleusement à ce genre de musique, et sa virtuosité transcendante s'y meut parfaitement à l'aise, comme les « Ondines » ou les « Poissons d'or », dans le cristal de l'eau. Il est sans doute seul à pouvoir jouer l'*Ondine* de Ravel dans un mouvement aussi étourdissant, avec un tel dédain des difficultés, une telle netteté, un pareil charme de sonorité. De même ceux qui l'ont en-